L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 2 SEPTEMBRE 1884. 58ème Année

Dufour, Donnet & Cie.,
Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI 2 SEPTEMBRE 1884.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an (Non forme deux feuilletons.	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Non forme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se voldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 8e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par H. Stern, de Co., No 35 rue de Chartres bottes, souliers et brodequins.

Par D. E. Morphy, sur la Levée, au pied de la rue Girod, 5000 boisseaux blé.

Par le Shériff, à la Bourse d'Exan Arcade, rue M gazine, un terrain avec bâtisses et améliorations sis dans l'île barré par les rues Gravier, Commune, Philippa et Berouse.

Blé—Blé—Pour le compte de qui il appartiendra, à jour. Voyez l'annonce de D. E. Morphy, exécuteur.

Les attaques contre l'industrie sucrière de la Louisiane.

Parmi nos nombreux échanges du Nord — journaux quotidiens et revues industrielles—il en est un que nous préférons aux autres, parce que, plus que les autres, peut-être, il s'occupe du Sud, et lui est particulièrement sympathique. Nous voulons parler de l'*American Mail*, de New York, revue admirablement écrite, presque toujours irréprochablement pensée, et que devraient avoir sur leurs bureaux tous les hommes d'affaires qui s'intéressent aux rapports commerciaux des Etats-Unis avec le Mexique, l'Amérique Centrale et les Antilles.

A notre grand étonnement, nous y trouvons, dans une foule d'articles et de paragraphes dont nous aimons à reproduire des extraits, un éditorial qui n'est autre chose qu'une attaque directe, une charge à fond de train contre notre industrie sucrière et nos planteurs de cannes. A en croire l'écrivain, cette industrie serait dans une situation désespérée, à cause des progrès effrayants de la fabrication de sucre de betteraves, de l'autre côté de l'Atlantique. D'après lui, les produits européens seraient près d'envahir notre marché et d'en chasser les nôtres. C'est à s'imaginer que l'Allemagne, la France et trois ou quatre autres Etats de l'Europe Centrale sont arrivés à produire plus que la Louisiane, l'Amérique Centrale et les Antilles. Il n'en est rien. Il est vrai, au point de vue du rendement, tant par kilo, au point de vue du rendement, de grands progrès, de plus grands progrès que l'Amérique, mais ils sont encore loin, bien loin de l'égaler. Dans l'année 1883-84, ils n'ont fourni que 2,225,000 tonnes, tandis que les alentours de gulf en ont jeté sur le marché 3 759,000, c'est-à-dire 37 pour cent seulement.

Mais, ajoute l'auteur—et, en cela, nous sommes un peu de son avis—le plus grand danger est antepart, dans les prix extrêmement bas où se vendent les sucres d'Europe, baisse qui provient de la supériorité des procédés de fabrication. Et, là-dessus, commence une série de plaintes, de reproches sur l'infériorité des méthodes employées dans nos manufactures, sur la désorganisation du travail, fruit de l'émancipation—comme si nous devions être tenus responsables des résultats d'une révolution qui a été faite par d'autres que nous, et, surtout, malgré notre gré.

Mais le reproche le plus amer est celui qui s'adresse aux planteurs. Sait-on de quoi on les accuse? De n'avoir jamais été économes, de n'avoir jamais su calculer, de n'être livrés à un perpétuel gaspillage. L'esclavage les a gâtés—ce sont les propres expressions dont on se sert.

Que les planteurs aient, il y a trente à quarante ans, mené une vie de grands seigneurs, qui a souvent excité les jalousies au dehors, nous en convenons; on a même écrit, dernièrement, sur eux, un petit livre, assez sottement pensé, petit livre où l'auteur prouve, avant tout, deux choses: 1° Qu'il n'a ni esprit ni talent; 2° Qu'il ne connaît pas nos planteurs, qu'il ne les a jamais ni étudiés ni fréquentés.

Nous n'avons pas à défendre des Cubas ni des Brésiliens, que l'on prend à partie, comme les Louisianais. Il nous suffirait, d'ailleurs, de les savoir dans la gêne, pour que nous les traitions avec respect.

Mais on trompe grossièrement le public en représentant nos planteurs d'aujourd'hui comme ceux d'autrefois. Ce sont de rudes travailleurs, élevés à l'école du malheur, qu'un labeur de vingt-cinq ans a singulièrement endurcis, à qui une longue détresse a appris à compter. Il n'est pas rare de rencontrer à la charrue ces prétendus grands seigneurs—non pas seulement la génération actuelle, pleine de vigueur et de jeunesse, mais les vieillards, courbés sous le poids des ans et de l'infortune. Ils n'ont nullement besoin de recevoir du Nord des leçons de travail et d'économie.

Mais passons.

L'écrivain trouve cette question sucrière louisianaise embarrassante, fâcheuse, vexatoire. A la façon dont on la traite, nous le croyons volontiers. Quand on a voulu créer les industries du Nord, on s'est épargné facilement les traces; on a sauté, à pieds joints, par-dessus toutes les difficultés. Il y avait des régions purement agricoles, qui pouvaient souffrir de l'établissement d'un tarif extrêmement élevé, attendu qu'elles n'avaient nullement à craindre, pour elles-mêmes, la concurrence étrangère; on les a, sans hésitation, sacrifiées à la section manufacturière, bien qu'à cette époque elles fussent vivre le pays du fruit de leurs exportations. Là aussi, il y avait un nœud gordien; on n'a pas perdu son temps à chercher les moyens de le dénouer; on a trouvé plus simple de le trancher brusquement. Pouvait-on hésiter, lorsqu'il s'agissait du Nord et de la Nouvelle-Angleterre?

Aujourd'hui, on s'y prend tout autrement. C'est encore une industrie nationale qui est en jeu, mais elle a le malheur d'être née, d'avoir grandi au Sud; elle pourrait, si on la soutenait un peu, nuire à certains intérêts du Nord-Est; donc il faut la jeter par dessus bord—c'est à dire qu'après nous avoir fait payer les frais des progrès des industries d'une autre section, on ne voit, quand il s'agit du maintien des nôtres, d'autre compensation à nous accorder, que de nous sacrifier, une fois de plus, à cette même section.

Et l'on appelle cela de la justice, de l'impartialité!

Quelle est, en effet, la situation, et quel but pourrait-on? Non seulement les manufactures, les usines du Nord, en pleine prospérité, suffisent amplement à la consommation du pays, mais elles ont un excédant qu'elles éprouvent le besoin de placer sur des marchés étrangers—chose que nous trouvons parfaitement légitime. Il n'y a pas moyen de songer, pour le moment, à ceux de l'Europe; on sait qu'on n'y réussirait pas. On se borne, dès lors, à viser quelques îlots de l'Océanie, le Mexique, les Antilles qui ne possèdent pas de manufactures et sont plus accommodants.

Pourtant, de si facile composition qu'ils soient, il faut bien faire quelque chose pour eux, en retour de l'entrée qu'ils accordent aux produits de ces fabriques et de ces usines; il faut bien que le tarif se relâche un peu de ses rigueurs à leur égard. Sur qui, sur quoi faire peser la réduction? On ne se dit pas qu'il y a, dans les Etats du Nord-Est, des fabriques qui, grâce à la situation privilégiée qu'on leur a faite, sont arrivées à produire abondamment et à un prix tel qu'elles pourraient, à la rigueur, se passer de tarif. Oh! non. Ces fabriques-là sont inviolables. On n'ose pas y toucher; il en coûterait trop cher de froisser certains *rings*.

Mais il y a quelque part, du côté du golfe du Mexique, une industrie que, depuis une vingtaine d'années, on laisse vivre par tolérance. Ceux qui l'exercent n'ont pas une grande force de résistance; et puis, depuis si longtemps qu'on leur fait des avanies, ils doivent y être accoutumés. Voilà les victimes à qui les Républicains doivent faire payer les frais de la nouvelle entreprise? Les pays dont on convoite le marché, exploitent justement la même industrie. Jamais on ne trouvera une occasion aussi favorable. Comme on a bâclé un premier traité de réciprocité avec les îles Sandwich, un second avec le Mexique, pour la mise à exécution duquel il ne manque plus qu'une dernière formalité, il faut en conclure un troisième avec l'île de Cuba? On ferait le bonheur de cette infortunée colonie, on l'affranchirait de tous les impôts dont l'accable la métropole; on abaisserait ses tarifs d'importation; on convertirait sa dette; on la régénérerait; sa production sucrière reprendrait son essor; elle bonderait les Etats-Unis de ses sucres, et recevrait, en retour, tous les articles manufacturés de la Nouvelle-Angleterre. La Louisiane n'est-elle pas là, et son rôle n'est-il pas de payer pour tous?

Et c'est après toutes ces persécutions faites à notre industrie, c'est dans l'état incessant d'incertitude où on la tient avec une cruelle opiniâtreté, qu'on ose lui reprocher son peu de progrès! Mais s'il y a quelque chose qui doive étonner, c'est qu'elle ait pu se maintenir tant bien que mal, c'est qu'elle existe encore. Il lui a fallu des prodiges de courage pour ne pas succomber.

Nous demandons où en seraient les industries du Nord, si on leur avait fait le quart de toutes ces misères, la dixième partie de toutes ces avanies?

Il est vraiment déplorable que des Revues remarquablement faites, généralement animées d'excellentes intentions, très lues, et très dignes de l'être, publient de pareils articles sur une industrie qui mérite l'appui de tout le pays, sur une classe de cultivateurs qui ont lutté, depuis vingt ans, contre l'adversité, avec un courage héroïque, et sont dignes de tant d'admiration et de respect.

Nous y publierons, demain, mercredi, la suite de nos nouvelles de la Louisiane.

Le Courrier des Etats Unis, du 30 août:

Une réunion des plus intéressantes au point actuel de la campagne électorale pour la présidence des Etats-Unis, a eu lieu avant-hier soir à l'Académie de musique de New York. Les *leaders* de la fraction du parti républicain attachée à la fortune de M. Blaine avaient répandu sous toutes les formes, par la plume et par la parole, depuis le commencement de la campagne, le bruit que les citoyens américains d'origine irlandaise étaient disposés à déserter en masse le parti démocratique et à voter pour le candidat républicain, par la raison, était il dit, que la politique, de concert avec de M. Blaine, jetterait, s'il était élu, les Etats-Unis dans des difficultés avec l'Angleterre, qui donneraient une chance de profit à la nationalité irlandaise. Cette supposition, si bizarre qu'elle fût, avait gagné assez de terrain pour qu'une explication, ou plutôt une protestation fût jugée nécessaire par les Irlandais intelligents, pour ne point laisser égarer l'opinion publique. C'est pourquoi le meeting de jeudi soir a été convoqué, et il a été assez significatif pour réduire à néant l'intrigue qui, si elle s'était prolongée sans opposition, aurait pu égarer un certain nombre d'électeurs, enclins à suivre sans réflexion la direction qu'ils croient de bonne foi être véritablement celle du parti auquel ils sont attachés.

Les Irlandais de New-York ont répondu à l'appel avec enthousiasme, et la réunion a été une des plus remarquables qu'aient jamais tenues les citoyens de cette nationalité dans cette ville, par le bon ordre, par le rapprochement d'une multitude de personnalités qui se rencontre rarement sur le même terrain, par la sincérité aussi bien que par l'unanimité des sentiments, et aussi par la netteté des vues qui y ont été exprimées. Plusieurs orateurs ont été entendus, et, sans s'égarer dans des généralités de parti sans portée, tous ont précisé avec une clarté et une fermeté qui ne laissent pas place à l'équivoque, l'attitude traditionnelle de la grande masse des citoyens de nationalité irlandaise dans la politique américaine, et les motifs pour lesquels ils sont portés à y persister.

La situation internationale que l'échec de la conférence a faite à l'Angleterre inspire à la *Nouvelle Presse libre* de Vienne les réflexions suivantes:

La situation actuelle de l'Angleterre est celle d'un isolement complet, et les résultats déplorables de sa politique extérieure ne sont pas seulement les conséquences naturelles de sa politique contradictoire, hésitante, illogique et incompréhensible; ils sont en même temps la punition que l'Angleterre a mérité pour avoir renoncé brutalement à toutes les saines traditions internationales, pour avoir blessé les puissances européennes, pour avoir été l'instigatrice d'une agitation parmi les chrétiens de l'Orient;—pour avoir, enfin, fait abstraction complète des intérêts des autres puissances.

C'est ainsi qu'elle en a agi avec l'Autriche et l'Allemagne dans la péninsule des Balkans; avec la France qu'elle a évincée moralement de l'Egypte; avec l'Italie, qu'elle a amoureusée à faire de l'opposition à la France, en Afrique, et qu'elle a sacrifiée tandis en plan; avec le Sultan, enfin, qu'elle a traité d'une manière exceptionnellement cavalière! Comme elle est changée, aujourd'hui, la situation du cabinet Gladstone! Le premier ministre anglais croyait tenir les clefs des portes de l'Orient; il se faisait fort de repousser les barbares hors de l'Asie Mineure, en même temps qu'il adressait à l'Autriche son "A bas les mains"! Et voilà qu'il ne peut, même aujourd'hui, maintenir la suprématie conquise par l'Angleterre sur les bords du Nil.

Il convoque une conférence des puissances européennes, et il voit repousser toutes ses propositions; il fait appel à l'Europe, et celle-ci se ligue contre lui. Qu'il est loin le jour où Wolseley télégraphiait fièrement: "N'envoyez plus de troupes; la guerre est finie!"

Aujourd'hui, l'Angleterre est en guerre avec toutes les puissances. Heureusement, ce n'est encore qu'une guerre diplomatique.

Lisez, démocrates, lisez.—Nous appelons l'attention sur l'offre libérale faite par cet excellent journal démocratique, THE NATIONAL DEMOCRAT, publié à Washington, D. C. On fera bien d'en profiter. Tous les bons démocrates sont appelés à aider à la circulation du journal susmentionné. On désire un correspondant ici. Voir l'annonce.

LOUISIANE.

Le Sugar Bowl, Nouvelle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 2 août:

Nous apprenons avec peine que, d'après les observations faites récemment, il y aura un déficit dans la récolte du riz, cette année. La crevasse Davis l'a réduit d'au-peu-près 10 pour cent; et la sécheresse ainsi que le niveau très bas des eaux, à l'époque où l'irrigation était le plus nécessaire, l'ont réduite d'un autre dixième.

Il n'y a guère lieu d'espérer que nous ayons une récolte égale à celle de 1883.

Nous devons annoncer, en même temps, que le grain est si mûr, que l'on a commencé à le faucher, nous n'avons pas encore de détail, quant au rendement, mais il est très probable qu'il sera faible.

—Le coton a beaucoup perdu, à cause de la sécheresse, et la récolte, qui promettait tant, se trouve réduite. On s'en est aperçu depuis le commencement de la cueillette. Pourtant, la sécheresse a eu un bon résultat; elle a provoqué l'ouverture des grabots plutôt qu'à l'ordinaire, et le temps est très favorable au ramassage.

La production de coton va se relever parmi nous. Si des hommes entreprenants, qui ne craignent pas de risquer leur argent dans la culture de la canne, au milieu de la crise qu'elle traverse, dirigent leurs efforts sur celle du coton, et y apportent l'esprit des affaires qu'ils possèdent à un si haut degré, on peut affirmer que ce produit va reprendre son ancienne vogue. Nous avons eu trop longtemps cette culture très aux travaux leurs négligents et inhabiles qui l'exploitaient à la part; il est même étonnant que, dans de semblables conditions, elle ait encore pu faire vivre tant de gens.

—M. D. C. Shaw, de la Maison Shaw, Kendal et Cie, de Toledo, Ohio, qui a de grands intérêts dans la construction des appareils à distiller le sucre, inventés par M. Yaryan, ainsi que M. Wm. N. Villanova, l'habile ingénieur de la Nouvelle-Orléans, qui est chargé de l'installation de ces appareils, en Louisiane, sont arrivés, mardi dernier, à la Nouvelle-Ibérie, en vue d'en étudier, un dans les sucreries du Dr. Alfred Duperier, où doivent être faites les expériences du nouveau système de diffusion. Nos planteurs vont avoir l'occasion d'en examiner les résultats et de juger de la valeur de la nouvelle invention.

—Sur la propriété Lucky, M. Théodore Landry a 35 arpents de cannes, 60 de souches et 45 de mais.

Dans la Paroisse Iberville, Mme. O. Tirouit a 9 acres et demi de cannes, 20 de mais.

Sur l'habitation Laurel, M. Bernard s'occupe, avec succès, d'apiculture. Sa sucrerie a été incendiée, il y a un mois.

M. D. H. Shannon a, sur l'habitation Arlington, 140 acres de cannes.

Sur la propriété Oaks, M. D. Daigre se livre à l'élevage. Il a un très beau troupeau de moutons de 135 têtes. Les chiens errants gênent beaucoup ces pauvres bêtes.

Bellonia, a 60 acres de plant de cannes et 60 de souches.

Mount Hope, à MM. Jackson et Larquier, a 40 acres de plant, 25 de souches, et 80 de mais.

MM. J. R. Ward et Gartroon, ont 290 acres de plant de cannes, 45 de souches, 250 de mais.

M. J. McQuaid a 26 acres de plant, 40 de souches et 125 de mais.

M. Geo. Garig se livre avec succès à l'élevage.

L'habitation Penny a 25 acres de plant de cannes, 35 de souches, 20 d'avoine, de tabac, du mais, etc.

Hard Scrabble, dirigée par M. Fred. Booth, a une belle récolte de cannes et de mais.

Burrie, à M. Geo. Burrie, a 12 acres de plant, 8 de souches, 65 de mais, 250 de coton, 50 têtes de bétail et 20 veaux.

Oak Hill, à M W. J. Sharp, a 18 acres de plant, 16 de souches, 25 de maïs, 20 de coton, 100 têtes de bétail, courtes cornes, et 20 moutons.

M. C. Weisberger a 5 acres de souches, 55 de coton, 12 d'avoine, 35 de maïs, 135 têtes de moutons Southdown.

Sur la rivière Amite, il y a beaucoup d'éleveurs, mais les chiens font la guerre à leurs troupeaux.

Woodlawn, à M. Perry Nugent, a 30 arpents de plant de cannes, 85 de maïs et 14 d'avoine. M. L. W. Conerly y cultive aussi le fourrage. Il a 16 acres d'orge, 20 de sorgho, 3 de patates douces, du millet, de la luzerne, des ainfoins. Il y a là 300 acres d'excellent pâturage pour l'élevage des animaux.

Le pénitencier a conservé dans ses mains peu de condamnés; presque tous sont au dehors, occupés à la réparation des levées. Sur 588 prisonniers, 162 sont blancs; une seule femme, blanche et 34, de couleur.

La ferme Alice a 8 acres de plant, 21 de souches, 12 de coton.

M. Hopkins C. Blessing a 3 acres et demi de plant de cannes, 8 de souches, 20 de coton.

Le petit village de Brook, entre le Plank Road et le chemin de Greenwell Springs, nourrit 20 familles au milieu de charmants ombrages et de pâturages où paissent de beaux animaux.

—Décédée à la Nouvelle-Ibérie, Mme Emile Langlois, à l'âge de 38 ans, mère de cinq enfants.

Le Lake Charles Echo, paroisse Calcasieu, du 30 août:

Encore une autre semaine sans pluie, et rien qui nous en fasse espérer bientôt. Il est grand temps que cette sécheresse finisse.

—La compagnie *North American Land and Lumber* vient de faire de nouvelles additions aux machines qu'elle possède déjà. Elle fait venir des machines à vapeur, des dragues et autres appareils pour le drainage et l'amélioration des terres qu'elle exploite. Tout cela doit lui arriver de Galveston. Elle veut préparer une grande étendue de terrain, afin de pouvoir faire une forte récolte de riz.

—Des procédures d'expropriation viennent d'être commencées, devant notre Cour de District, par la compagnie télégraphique de Baltimore et Ohio contre celle de l'Union de l'Ouest et le chemin de fer Louisiana Western, afin d'obtenir le privilège de construire une ligne télégraphique le long de la leur.

—Voici des chiffres qui indiquent le degré d'activité qui règne dans notre industrie locale. Nous avons vu 2,000,000 de pieds de bardeaux attendant leur expédition, sur le quai Meyer. Il y en a autant dans les différentes scieries des environs—ce qui en porte le chiffre total à 4,000,000.

Le Herald, paroisse St. Charles, du 30 août:

Il se fait, de tous les côtés, dans notre voisinage, particulièrement du côté de la paroisse St. Jean-Baptiste, une foule d'améliorations. On répare, on peint, on blanchit. Tous ces travaux indiquent une activité inaccoutumée.

—Nos planteurs de la côte sont enchantés de la remise en service du joli et rapide steamer Mabel Comeaux. En quelques jours, il a fait plusieurs voyages, tous utiles à nos marchands et à nos planteurs.

—Il se commet une infinité de vols sur nos quais; le fret n'y est plus en sûreté. Il faudrait construire quelques entrepôts qui seraient confiés à la gendarmerie nos responsables.

Le Daily Democrat, Shreveport, du 29 août:

La rivière baisse toujours, et le thermomètre reste très élevé.

—Le vapeur des Etats-Unis "Florence", parti d'Alexandrie, dimanche, à midi, a rencontré un obstacle en route, 1mdi, vers la même heure, et a coulé bas bien vite. Il avait, dans sa cale, un trou de 30 pieds de long. Le "Howell" est venu à son secours, le lendemain. Le capitaine G. Alban s'est rendu, en toute hâte, à la Station Prudhomme où avait eu lieu l'accident.

Le Banner, paroisse Pointe Coupée, du 30 août:

Les terribles sécheresses dont nous souffrons depuis longtemps, continuent; non seulement les récoltes sont brûlées, mais nous sommes menacés d'une disette d'eau. Presque toutes nos citernes sont vides, et, dans bien des cas, on se voit obligé de boire de l'eau de puits.

—Le moulin à coton de M. Th. Mix fonctionne. Il aura probablement beaucoup plus de coton à nettoyer, cette année, que l'an dernier.

—Après une assez grande sécheresse en juillet et en août, il est assez naturel de s'attendre à d'abondantes pluies en septembre. Si tel était le cas, notre coton en souffrirait énormément. Une bonne pluie lui ferait du bien, mais immédiatement après il nous faudrait un beau temps continuel, pour favoriser la récolte.

—Les chenilles ont fait leur apparition, en quantités considérables, sur le Bayou Poydras et à Grand Bay. Les uns emploient le vert de Paris, les autres le parpie de Londres; d'autres laissent faire les insectes, attendu qu'ils n'ont aucune confiance dans ces poisons; ils le disent du moins, mais il y a fort à craindre qu'il n'y ait plutôt, chez eux, manqué d'énergie.

—Décédée, à sa résidence, Bayou Fordoche, Mme Marie Bouis, épouse d'Eugène Forche, à l'âge de 26 ans.

—Il est à espérer que le Bureau des ingénieurs d'Etat n'attendra pas jusqu'au 15 septembre pour dire aux populations si la crevasse doit être close, oui ou non. C'est au sujet sur lequel elles ont sixième et septième ward ainsi que du Cook's Landing et de Waterloo ont le droit d'être renseignées. Si elles ne doivent pas faire de travaux, il faut les en avertir, afin qu'elles puissent, au moins, prendre leurs précautions, pour l'an prochain. Pourquoi donc cette crevasse ne serait-elle pas fermée, soit par les Etats-Unis, soit par l'Etat?

Au nom des citoyens intéressés, nous demandons au Bureau des informations positives, et nous espérons bien qu'ils ne nous feront pas attendre plus longtemps que le 15 septembre.

Le *Meschacébé*, paroisse St-Jean-Baptiste, Louisiane, du 30 août:

Le Mississippi charrie, tous les jours, de grandes quantités de paille de riz, provenant des bâtesses installées sur ses rives. C'est là une mauvaise façon qu'ont contractée les riziers pour se débarrasser de leur paille, qu'autrefois ils se contentaient tout simplement de brûler. Cette paille, entraînée par le courant, se dépose graduellement sur le fond et sur les bords du fleuve et subit une décomposition qui corrompt l'eau et lui donne un mauvais goût, en même temps qu'elle occasionne des émanations qui flattent désagréablement l'odorat. N'y a-t-il aucune loi qui défende cette pratique nuisible, qui ne serait tolérée en aucun autre pays civilisé?

Les pailles flottantes font aussi le désespoir des ménagères, dont les oies, trouvant au milieu des brins une abondance de grains, se laissent aller au gré du courant en se nourrissant et s'éloignent ainsi jusqu'à ce que le retour leur devient impossible.

—Notre excellent voisin et ami, M. Ferrington, nous a fait voir un échantillon de la fleur de canne à sucre qu'il a reçu de la Floride. Les graines minuscules sont entourées d'un fin et long duvet.

—On nous rapporte qu'il se fait des ébouils considérables en face de la nouvelle levée de Bonnet Carré, rive gauche, sur l'habitation Gipsy, et l'on craint même que si la batture continue à disparaître ainsi à cet endroit il ne faille bientôt y construire une nouvelle levée.

Un saison des bains—Un bain parfumé avec le véritable eau Florida Marray et Lanman est de qui y a de plus fortifiant en été. Non seulement le corps en produit, chasse de ses membres recevant une nouvelle vigueur; mais encore sous l'action exhilirante de ce parfum exquis, l'esprit reprend sa puissance épuisée et se met plus de délicat.

Pour distinguer le véritable art cologne le fidicitoire la marque de commerce, sur bande étiquette blanche portant la signature Lanman & Kemp, New York, seule propr étaires.

Nous lisons, dans le *Journal des Débats*, du 15 août:

M. Méline, ministre de l'agriculture, a déposé hier sur le bureau de la Chambre des Députés le projet-de loi déjà annoncé et ayant pour objet de relever les droits de douane sur le bétail.

L'exposé des motifs constate d'abord la crise agricole intense qui sévit dans notre pays. Pour y remédier, il y a deux catégories de moyens: ceux qui dépendent de l'initiative du cultivateur et ceux qui relèvent de l'action de l'Etat. Le ministre ne se dissimule pas ce qu'il y a aujourd'hui d'agir dans la limite de ses attributions et d'apporter à l'agriculture le concours qu'elle estime droit d'attendre de l'Etat. Tel est le but du projet de loi soumis à la Chambre.

Le ministre constate tout d'abord que les droits de douane se justifie par l'intensité sans cesse croissante de l'importation du bétail étranger en France. Cette importation qui jusqu'en 1876 n'avait jamais dépassé 2 millions de têtes, a atteint en 1881, à 2,212,523 têtes, en 1882 à 2,525,135 têtes, enfin en 1883 elle a dépassé 3 millions de têtes.

Aucune nation, sauf l'Angleterre, ne subit une pareille importation. L'Allemagne n'a importé en 1882 que 153,000 têtes, l'Autriche que 220,000, l'Italie que 85,992.

Ces comparaisons suffisent à établir que les droits inscrits au tarif de 1880 sont insuffisants pour protéger l'industrie nationale. Le gouvernement a pensé qu'il y avait quelque chose de fondé et de légitime dans les réclamations formulées à ce sujet par les agriculteurs. Le bétail est aujourd'hui la base de notre régime agricole et l'on ne saurait trop encourager les agriculteurs à s'adonner à l'élevage en restreignant la culture des céréales aux terrains de bonne qualité. Le relèvement des droits de douane sur le bétail aura au moins l'avantage de les engager résolument dans cette voie nécessaire.

Dans la fin de son exposé des motifs, le ministre réfute l'objection du renchérissement que subira la viande de boucherie comme conséquence de ces droits.

Il reconnaît que le prix du bétail sur pied s'élèvera, mais il ajoute que le prix du dépouillé diminuera; mais il conteste que l'élévation du prix de la viande abattue doive se faire d'une manière correspondante.

Il prétend que l'agriculteur français sur de ses débouchés profitera plus, et que l'abaissement du prix de la viande abattue sera la conséquence de la concurrence intérieure.

Voici la conclusion textuelle de l'exposé des motifs:

Faisant l'application de ces idées à la race bovine, le gouvernement a pensé que le droit actuel de 7 francs pour les animaux vivants porté à 25 fr. Le droit du tarif allemand est de 25 fr et il est à remarquer que l'Allemagne a moins besoin que nous d'être protégée, puisque elle possède 15 millions de têtes de bétail de cette catégorie, et que nous n'en possédons que 11 millions. Elle peut ainsi se suffire à elle-même, et elle ne supporte qu'une importation insignifiante qui ne réduit pour 1882, à 10,090 têtes, quand les nôtres s'élèvent à 76 000 têtes.

Ainsi l'écart de prix entre les deux pays est il considérable! Si on prend comme point de comparaison le prix moyen d'un bœuf vendu au marché de la Villette et si on le rapporte au prix moyen de la viande sur pied dans les deux pays, on trouve que le bœuf qui se vend 480 fr. sur le marché de Paris ne se vend que 438 fr. sur le marché de Berlin. L'écart est donc de plus de 40 fr.

Il est plus considérable encore pour l'Italie. On en arrive par le même calcul à constater que le même bœuf se vend envion 420 fr. sur le marché d'Alexandrie et 450 fr. sur celui de Rome.

En présence de pareils résultats, il est bien permis d'affirmer qu'un droit de 25 fr. sur un produit d'une valeur moyenne de 450 fr. n'a rien d'excessif.

Pour les taureaux et les vaches, nous vous proposons par une conséquence du même principe de porter les droits de 8 à 12 fr., pour les taurillons de 5 à 8 fr. et pour les veaux de 1 fr. 50 à 4 fr.

Pour le mouton, la situation est plus grave encore et plus digne de votre intérêt: vous n'ignorez pas que le produit de la laine qui, autrefois, tenait une si large place dans sa valeur réalisable, tend à s'abaisser de plus en plus et on n'aperçoit aucun remède direct à cette état de chose qui tient aux nécessités de la fabrication elle-même. C'est à ne rien en de plus pour sauver à la viande des prix suffisamment rémunérateurs. Or le mouton de petite moyenne qui vaut de 36 à 40 fr. sur le Parlt. ne vaut que 30 fr. environ à Vienne, 27 fr. à Berlin, 26 fr. à Alexandrie. Je vous proposerai de porter le droit actuel de 3 à 5 fr., non pas que je prétende par là faire du mouton, mais parce que les agneaux, le droit serait porté de 50 c. à 1 fr.

Le porc acquitte aujourd'hui un droit de 3 fr. Nous vous proposons de le porter à 6 francs. Il est à peu près certain que ce droit n'exercera qu'une très faible influence sur le prix de la viande de porc, puisque l'on a pu constater par l'expérience que nous avons suffisamment développé notre production pour pouvoir presque entièrement nous passer de la concurrence. En relevant le droit sur les viandes salées dans la même proportion, vous trouverez peut-être aussi le moyen de résoudre la question délicate de l'introduction des viandes salées à la satisfaction de tout le monde. Nous vous proposons donc de porter le droit actuel de 4 fr. 50 à 9 fr. 50.

De l'éminent Dr H. G. Mopson, de Memphis, Tenn.

J'ai fait usage du Golden's Liquid Beef Tonic dans des cas de phtisie et de débilité générale, et j'ai trouvé excellent comme nourriture saine, tonique et stimulant. (N'importe pas d'autres des pharmacies.)

—Nous lisons dans un journal parisien que Devoyod, l'artiste hors de pair, dont le public de l'Opéra de la Nouvelle-Orléans a gardé un si brillant souvenir, a gagné l'un des lots de cinquante mille francs de la Loterie des Arts Décoratifs, récemment tirés à Paris.

COMPTES-RENDUS DE L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.—Nous recevons la livraison du 1er septembre des Comptes-rendus de l'Athénée Louisianais.

On y trouve de fort intéressants articles portant les titres suivants: *Les Classiques*, traduction de l'anglais par M P. V. Bernard; *La Guerre dans la Paix*, traduction de l'italien par M. le Dr. Delfi Orio; un *Rapport sur l'Horticulture* adressé à M. le Vicomte d'Abzac, Conseil Général, Commissaire de la République Française pour l'Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans, signé par MM. les Drs Charles C. Tarsin, et Gustave Devron; Une toute primante Conférence par M Charles Nermard; *Un Bohème de lettres au XVIIme siècle* imprimée au *Bulletin du Cercle de St Simon*, et enfin les procès-verbaux des séances du 13 et du 27 juin.

Cette livraison que nous recommandons à tous, est en vente chez M. H. Billard, coin des rues Chartres et Bienville, au prix de 25 cents.

L'élégante brochure est d'un excellent travail typographique, dû à M. Eug. Antoine, le propriétaire de l'imprimerie Franco-Américaine, 102 rue de Chartres, qu'il faut toujours citer pour le soin qu'il apporte invariablement aux travaux qui lui sont confiés. On ne saurait s'adresser mieux sous le double rapport de l'exécution typographique et de la modicité des prix.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Les affiches déjà placées à tous les coins de la Nouvelle-Orléans annoncent que M. Bilwell ouvrira la campagne 1884-1885 le dimanche 14 septembre. Toujours le premier et le dernier sur la brèche, il mérite le patronage le plus entier de notre public qui, cette année mieux que jamais, le lui donnera cordialement.

M. Bidwell garde toujours la direction des trois scènes de l'Académie de Musique, du St Charles, du Grand Opera House.

S'il est de retour à la Nouvelle-Orléans, ce que nous espérons, nous lui envoyons nos compliments de bienvenue et nos meilleurs souhaits.

CONCERT COMPLIMENTAIRE.—Le Cercle de la Harpe Eolienne prend les devants. Il ouvrira la saison des plaisirs le samedi 13 septembre, par un Concert vocal où seront entendus tous les membres du Club, dans les chœurs, les ensembles, les solos.

Nous ne connaissons pas encore le programme de cette soirée d'inauguration, mais le bon goût de ces messieurs nous est un sûr garant qu'il sera heureusement composé.

Le Concert aura lieu à la Salle Grunewald et commencera à huit heures précises.

Nos remerciements à M. Geo L. O'Connell pour l'invitation qu'il nous adresse.

WERLEIN HALL.—On n'a pas oublié que la troupe des *Fallon's Juvenile Creole Minstrels* fait aujourd'hui même son début sur Werlein Hall. Formée par M Hermann F. Grendler, son fort intelligent directeur, elle est composée d'éléments excellents et variés.

Le programme de cette première soirée, pour laquelle on se disputa les places, est des plus attrayants, et la façon dont il a été exécuté hier, a la réputation générale, assure un succès complet à la représentation de ce soir. Allons donc en juger par vous-mêmes.

WEST END.—Si nous ne nous trompons, nous voici arrivés à la dernière semaine du théâtre du West End. Il nous a vain une saison fort agréable; on lui doit donc des adieux qui lui témoignent que tout de plus qu'on apprécie ce qu'il a fait pour nos plaisirs de l'été. Ce soir concert au Pavillon par l'orchestre que conduit M. D'Aquin et avec le concours de M Fred. Bryant. Au théâtre, *Olivette*, où paraîtront Mlle Selina Dolaro et la troupe entière.

Le Commercial Advertiser, de New York:

La grande bataille du Tonkin, dans laquelle les Français avaient été "ensanglantés," paraît ne s'être livrée que par télégraphe. La comète, surprenante et extrêmement vague dépêche de l'agence Reuter qui l'annonçait, est tout de que nous avons reçu au sujet; et l'on peut maintenant caractériser à coup sûr comme absolument fausses, une nouvelle que nous déclarions à la première vue suspecte. Si la discipline de l'agence Reuter est telle qu'elle devrait être, le correspondant qui a livré la bataille de Lui tout seul a probablement été "ensanglanté" hier lui-même par un court message informant que ses services comme collecteur de renseignements sont désormais inutiles à son patron; mais, sauf cette apparence, l'annihilation de l'ouest pas étonne au-delà.

Au Parti démocratique du Premier District Congressionnel.

Comité Exécutif du Parti Démocratique du 1er District Congressionnel.

NOUVELLE-ORLEANS, 2 sept. 1884.

LES délégués ci-dessous nommés ayant été élus à une convention du Parti démocratique du 1er District Congressionnel dans l'intérêt de la réforme et pour le perpétuation de l'intégrité et de la pureté du parti, convention qui a eu lieu à Mozart Hall, rue Carondelet, à la Nouvelle-Orléans, SAMEDI, 6 septembre 1884, à midi, ces messieurs sont priés de se réunir à l'endroit et à l'heure susdite. Par résolution du Comité, la base de représentation des Ward wards et canvassers sera conforme à la proportion fixée par l'élection du gouvernor et du président en 1880.

2me ward—12 votes—W R Koontz, T Bielby A Britton, Jas P Thousand, Thos Moran, W H Rogers, W B Campbell, G H Hatch, Thos King, Wm H James Wall, J J Ashurtin, P Glennon, A Belsbland.

4me ward—5 votes—W R Lyman, Edward Kimbal, Alfred Elsnia, Edward Keenan, Geo Wolfe, Louis Ogle.

5me ward — 6 votes — G LeGardeur, Jules Tuyes, F D Chretien, W J Hammond, George Dix, E E Villeneuve, Leon Duplessis, Geyrouse, M C Harry, J M Crosby, Amilcard Roux.

6me ward—5 votes—J Ad Chalason, S R Gill Jas Prevost, Louis Arnauld, Arthur Lambert, Chas Philippe, Chas Gaudin, Henry Blanchard.

7me ward—5 votes—Louis Power, Louis A Richards, Henry Chiapella, A J Vill